

Jean-Jacques Pelletier
Le bricoleur de l'Apocalypse

Robert Laplante

Volume 6, numéro 2, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62130ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, R. (2010). Jean-Jacques Pelletier : le bricoleur de l'Apocalypse. *Entre les lignes*, 6(2), 26–27.

Jean-Jacques Pelletier

Le bricoleur de l'Apocalypse

Depuis la parution en 1987 de *L'homme trafiqué*, son premier roman, Jean-Jacques Pelletier s'impose non seulement comme un auteur incontournable du polar politique, mais aussi comme un visionnaire exceptionnel. Chacun de ses romans contient des prophéties qui se réalisent et son plus récent, *La faim de la Terre*, quatrième et dernier opus des « Gestionnaires de l'Apocalypse », ne devrait pas faire exception. / Robert Laplante

« On m'a souvent dit que je faisais de la science-fiction à brève échéance, c'est-à-dire que mes prévisions se réalisaient rapidement, raconte celui dont le dernier opus traite notamment de corruption dans la sphère municipale montréalaise et de pandémie! Mais je n'ai aucun mérite, je ne fais qu'observer les logiques qui se cachent derrière nos sociétés. Quand on est capable de les identifier, quand on connaît leurs discours, on peut émettre des hypothèses plausibles sur les événements à venir », lance l'auteur, qui s'amuse de cette réputation.

C'est pourtant bien lui, cet ex-professeur de philosophie qui s'était attardé bien avant tout le monde à observer des phénomènes qui ont par la suite fait l'actualité, comme la mondialisation du crime organisé, au cœur des « Gestionnaires de l'Apocalypse ». « On parle beaucoup de la mondialisation économique et politique, mais le crime organisé s'est aussi mondialisé. Les organisations criminelles ont su imposer leurs visions et leurs volontés dans un univers par définition anarchique et chaotique, celui du crime. » Pelletier, avec son sens de l'observation très aiguisé, regarde donc avec un brin de cynisme les multiples déclinaisons et les nombreux secteurs, dont la sphère politique, infiltrés par cette nouvelle internationale du crime.

LE QUÉBEC, TERREAU FERTILE

C'est sans doute à cause de ce regard que les journalistes n'ont jamais hésité à comparer l'auteur aux grosses pointures anglo-saxonnes du genre; de Robert Ludlum à Frederick Forsyth, en passant par John Le Carré. Une association qui le flatte, mais qu'il repousse de la main. « De tous ces noms, c'est sans doute de Le Carré dont je me sens le plus

proche. Mais pas de toute son œuvre. Seulement de ses dernières parutions, comme *La constance du jardinier*, où il est plus ambigu et plus dérangeant », précise Pelletier, qui reproche à l'auteur des *Gens de Smiley* d'avoir adopté la vision manichéenne traditionnelle très britannique dans la majorité de ses écrits. Ce qui s'explique, selon lui, par sa culture. « Je ne sais pas si j'aurais pu écrire la même chose si j'avais été Américain ou Anglais. Je n'aurais pas eu la même distance, relance Jean-Jacques Pelletier. On a la chance d'être au Québec, une société qui est relativement peu importante stratégiquement, mais qui est au carrefour de la culture américaine et européenne. »

Petite société, certes, ce qui n'empêche pas Pelletier de l'inclure dans ses intrigues aux enchevêtrements internationaux. En effet, Montréal et Québec partagent la vedette avec Londres, New York, Washington, etc., ce qui surprend et décontenance certains amateurs qui doutent que de telles aventures puissent se dérouler en français, et dans un endroit aussi tranquille que la Belle province. La remarque fait sursauter Pelletier. « J'ai toujours trouvé drôle qu'on accepte sans problème qu'une intrigue puisse se dérouler dans un village de 1 300 personnes au fond du Montana, mais qu'on ait de la difficulté à croire qu'elle se situe dans une ville de deux millions d'habitants telle Montréal, comme si le fait qu'elle se déroule aux États-Unis garantissait sa plausibilité. »

UN JEU DE CONSTRUCTION

Même si les « Gestionnaires de l'Apocalypse » ont occupé son esprit pendant les 20 dernières années, il ne s'est jamais découragé. « En débutant, je ne savais pas vraiment dans quoi je m'embarquais, je



Chez Alire

LES GESTIONNAIRES DE L'APOCALYPSE
La faim de la Terre
2 tomes, 2009
Le bien des autres
(2 tomes), 2003
L'argent du monde
(2 tomes), 2001
La chair disparue, 1998
BLUNT : LES TREIZE DERNIERS JOURS, 1996
LA FEMME TROP TARD
1994
L'HOMME TRAFIQUÉ
1987

Chez L'instant même

L'ASSASSINÉ DE L'INTÉRIEUR, 1997
L'HOMME À QUI IL POUSSAIT DES BOUCHES, 1994

Essais

GESTION FINANCIÈRE DES CAISSES DE RETRAITE, Béliveau
2008
ÉCRIRE POUR INQUIÉTER ET POUR CONSTRUIRE,
Trois-Pistoles, 2002
CAISSES DE RETRAITE ET PLACEMENTS,
Sciences et culture
1994

savais ce que je voulais faire, mais je n'avais pas d'idée claire quant à l'ampleur de la tâche. Cependant, j'ai toujours eu du plaisir à travailler cette série, parce qu'à chaque tome j'amenais un contexte différent (le trafic d'organes dans le premier, le milieu financier dans le deuxième, le monde politique dans le troisième, etc.) et de nouveaux personnages. Je n'avais pas tout prévu, je me suis gardé des moments de surprise. De toute façon, si on savait d'avance tout ce qui va arriver, ça ne serait pas amusant, ajoute l'auteur. Je me suis rendu compte en l'écrivant que le projet que j'avais était en fait un terrain de jeu et que mon plaisir était dans la construction, dans le développement et dans l'assemblage du roman, pour qu'il ne soit plus

seulement une idée, mais un tout, comme quand j'étais petit et que je m'amusais avec mon meccano. »

Cette métaphore sur la construction revient souvent dans la conversation. Plutôt que de se décrire comme un écrivain, Pelletier aime se voir comme un bâtisseur qui, à partir d'un carré de sable et des matériaux disponibles, crée une œuvre qu'il peaufine constamment. « Ma blonde me dit souvent que je ne suis pas un écrivain, mais un "réécrivain". C'est vrai que j'aime retravailler mes intrigues. On dit que les idées s'imposent à la fiction. Pour moi, c'est le contraire : les idées viennent de la fiction, et c'est à force de les retravailler que je peux mieux développer mes personnages et trouver le détail qui manque. Pour ma part, un roman, c'est beaucoup plus de la fabrication que de l'expression. »

Cette attitude explique pourquoi le récipiendaire du Prix Saint-Pacôme du roman policier 2004 pour *Le bien des autres* aime tant réécrire ses romans. « Jusqu'à 14 versions!, affirme-t-il en rigolant. Sérieusement, je considère qu'il n'existe pas de romans terminés, mais plutôt des romans abandonnés, certains dans un meilleur état que d'autres. Et c'est pour ça que j'évite de relire les miens, parce que je vois tout de suite les défauts et que j'ai envie de les retravailler encore une fois. »

Son dernier livre à peine publié, Pelletier planche déjà sur un autre roman. « J'ai des notes, mais je ne sais pas encore l'allure que ça va prendre, j'y réfléchis. L'écriture, c'est surfer entre l'automatisme et l'imagination. Il faut connaître suffisamment son histoire pour l'écrire sans y penser, tout en gardant une part d'improvisation. Ce que je sais, par contre, c'est que ça ne sera pas de la même ampleur que mes romans précédents. J'ai quand même 62 ans », mentionne-t-il en souriant.

En attendant que le « *beach boy* » du thriller politique nous annonce une nouveauté, nous pourrions toujours nous délecter de ses inquiétants et réjouissants « Gestionnaires de l'Apocalypse ». ❖

PHOTO : MATHIEU DOYON

« L'écriture, c'est surfer entre l'automatisme et l'imagination. »